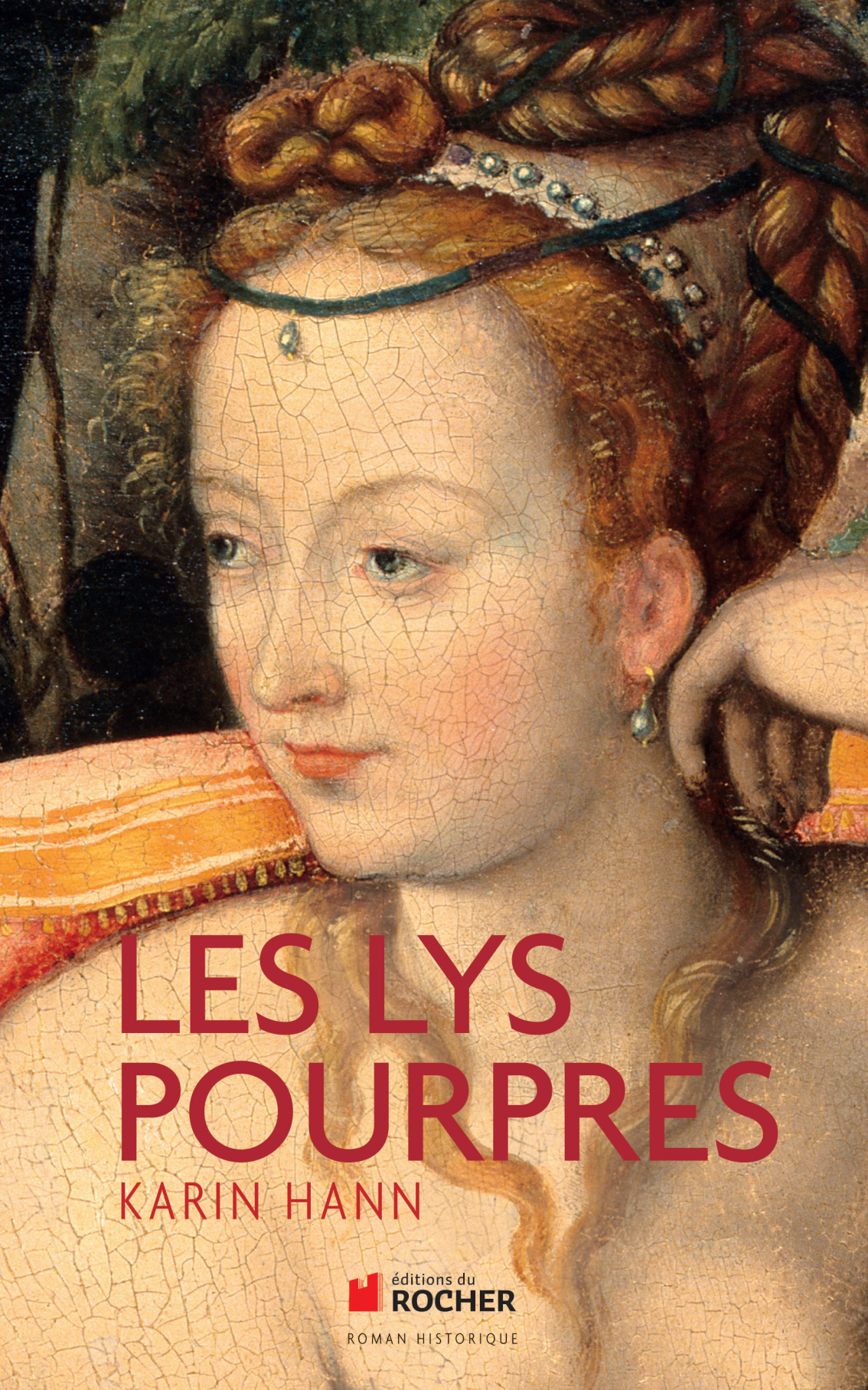




LES LYS POURPRES

KARIN HANN



éditions du
ROCHER

ROMAN HISTORIQUE

LES LYS POURPRES

DU MÊME AUTEUR

Althéa ou la colère d'un roi, Robert Laffont, 2010, prix spécial du jury du Salon d'Ile-de-France 2011.

KARIN HANN

Les Lys pourpres

Ouvrage présenté par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2012.

ISBNversion papier : 978-2-268-07333-0

ISBNversion pdf : 978-2-268-07704-8

À ma mère.

*Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France,
Il faut que la vertu honore votre enfance :
Un roi sans la vertu porte le sceptre en vain,
Qui ne lui sert sinon d'un fardeau dans la main.*

Celui qui se connaît est seul maître de soi.

*Discours, « Institution pour l'adolescence du Roi
Très Chrétien, Charles neuvième du nom »,
Pierre de Ronsard, 1563*

Avant-propos

Le XVI^e est un siècle politiquement complexe. Point encore de monarchie absolue, mais un roi qui règne tant bien que mal alors que s'affrontent des clans. François I^{er}, comme bien des souverains, a consacré beaucoup de temps à faire la guerre, à la poursuite d'une éternelle chimère : le Milanais. L'Italie était son rêve et, à défaut de la posséder, il va l'importer en France pour la reproduire. De là naît un mouvement artistique magnifique, qui verra s'épanouir la sculpture, la peinture et surtout l'architecture : la Renaissance.

François est un roi bâtisseur. On lui doit toutes les merveilles de la vallée de la Loire, Chambord, Chenonceau, mais aussi Fontainebleau. Ainsi les Français dans leur ensemble lui pardonnent-ils bien des faiblesses, tant son héritage nous est cher. L'une d'entre elles, assurément la plus cruelle pour le royaume à l'époque, se nommait Anne de Pisseleu.

C'est dans cette optique d'écriture que j'ai commencé ce livre, frappée par l'influence déplorable des favorites royales, Anne, certes, mais aussi Diane de Poitiers, maîtresse d'Henri, fils de François I^{er}, qui se sont battues au point de mettre le royaume à feu et à sang.

Car leurs joutes furent avant tout politiques.

Anne soutenait le parti des réformés quand Diane embrassait celui des catholiques. Et ces deux causes étaient des armes, un moyen de nuire à l'autre. François I^{er} autorisait-il les huguenots à pratiquer leur culte ? Anne gagnait ! Allumait-on un bûcher pour brûler quelques hérétiques ? Diane pavoisait.

Entre elles deux, une jeune fille, Catherine de Médicis, venue de son Italie natale, que rien ne destinait à devenir dauphine de France (elle épouse Henri alors qu'il n'est que duc d'Orléans), tente de survivre dans une Cour où tous les coups sont permis.

Aveuglés par l'amour qu'ils portent à leur maîtresse respective, François I^{er} et son fils, futur Henri II, n'ont pas conscience des manigances qui se trament autour du trône.

Durant des années, Catherine va souffrir en silence (ou presque), subissant affronts et humiliations, fragilisée dans son statut, puisque impuissante à donner un héritier à la couronne.

Je n'ai pas voulu restituer dans ce roman toute l'actualité politique de cette époque qui s'étend sur plus de vingt ans, de 1538 à 1559.

Nous la traverserons plutôt dans l'intimité de Catherine, certes concernée par les événements politiques, mais surtout touchée dans sa vie personnelle. Car si la période est complexe, c'est aussi un siècle où s'exaltent des passions d'une violence parfois inouïe.

J'ai choisi d'évoquer la face plus secrète de l'histoire de France à la Cour, dans la première moitié du XVI^e siècle, celle qui se déroule dans l'alcôve, mais a de graves répercussions dans les chancelleries. Ce récit s'appuie sur des faits historiques et, souvent, sur des dialogues réels (marqués d'un astérisque) rapportés pour la plupart par les ambassadeurs de l'époque.

Les notes qui émaillent ce livre ont pour source des auteurs comme Jean Orieux, Ivan Cloulas, Simone Bertière (qui nous propose une étude approfondie du statut de reine et offre une lecture des événements tout à fait passionnante), Philippe Hamon, Jean-François Solnon ou Sabine Melchior-Bonnet. Elles éclairent le quotidien de la Cour, le cérémonial des repas, les soins portés au corps ou encore le déroulement d'un jeu de paume. Je remercie ces écrivains, historiens pour la plupart, de toutes ces richesses qui ont nourri mes réflexions.

Anne, François, Henri, Diane, Catherine, cinq personnages clés de cette époque, s'aiment, se déchirent et font l'Histoire.

Une Histoire souvent très éloignée de l'image que nous en avons.

I

Château de Fontainebleau, automne 1538

– Il n'en est pas question !

Les yeux de la grande sénéchale flamboyaient de colère. Ils avaient pris la teinte de l'océan les jours d'orage. Joignant le geste à la parole, elle frappa violemment du poing sur la table. Le connétable Anne de Montmorency¹, pourtant habitué au tempérament impétueux de Diane de Poitiers, sursauta.

– Jamais, m'entendez-vous ? rugit-elle. Jamais Henri ne se séparera de Catherine !

– C'est pourtant bien ce que l'on murmure, madame... Un mariage tant d'années infertile embarrassait déjà la couronne, mais depuis que le dauphin a engrossé une autre femme², la Cour jase à tout-va : les regards se tournent vers Catherine pour désigner la coupable. Or, maintenant que la mort de son frère³ fait d'Henri le successeur du roi François, il ne peut en aucun cas demeurer sans descendance...

1. Anne de Montmorency, connétable de Bourbon (1493-1567), était l'ami d'enfance de François I^{er} et avait à ce titre des charges – celle de connétable de France lui échoit en 1538 – et honneurs nombreux à la Cour. Il était aussi très proche du dauphin Henri.

2. En novembre 1537, Henri avait reçu le commandement de l'armée en Piémont. Le dauphin y passa la nuit avec une jeune Piémontaise du nom de Filippa Duci. Au mois d'août suivant naquit, à Moncalieri, une fillette que l'on prénomma Diane. L'enfant fut ramenée en France et confiée aux soins de la grande sénéchale, Diane de Poitiers. La mère naturelle du bébé entra au couvent.

3. François, le fils aîné de François I^{er}, mourut en 1536. Henri d'Orléans, l'époux de Catherine de Médicis, devint alors dauphin de France à la place de son frère.

– Vous savez bien que l’infertilité n’est pas une raison suffisante pour que le pape déclare la nullité d’un mariage qui a bel et bien été consommé !

– Lorsqu’il s’agit de politique, madame, c’est avec le diable que l’on s’accorde, non avec Dieu !

– Catherine est de ma parentèle⁴, Henri ne doit pas la répudier ! De plus, cela serait contraire à nos intérêts, les miens comme les vôtres ! Nous n’avons guère besoin qu’il s’amourache⁵ d’une nouvelle épouse ! Pour l’heure, nous avons la situation bien en main. Henri m’écoute et si ma cousine n’a certes que peu d’appâts, elle n’est point sottre. Et surtout, j’ai toute ascendance sur elle...

– Ce n’est pas ce qui l’aide à remplir ses devoirs, ce me semble, rétorqua Anne, sarcastique. Une dauphine de France se doit d’enfanter !

Le silence tomba.

Diane faisait maintenant les cent pas devant la grande cheminée sculptée dans laquelle brûlait un arbre entier. Le jour baissait et les flammes qui dansaient dans l’âtre éclairaient les tapisseries immenses qui recouvraient les murs de leurs scènes champêtres.

Montmorency soupira.

– Le roi ne semble guère enclin à se séparer de sa belle-fille, qu’il apprécie beaucoup, reprit-il. Peut-être y a-t-il là une carte à jouer...

Diane fit volte-face.

– Que voulez-vous dire ?

– Je crois, ma chère, qu’il vous faut asseoir encore votre influence sur Henri et convaincre Catherine de supplier le roi. Si ni le roi ni le dauphin ne souhaitent cette séparation, Catherine demeurera dauphine et sera reine un jour...

La grande sénéchale s’approcha d’un buffet massif sur lequel étaient servis deux petits verres de liqueur de noix, dont elle se saisit. Elle en tendit un au connétable, qui le vida d’un trait, et prit place à ses côtés.

4. Catherine de Médicis était une cousine éloignée de Diane de Poitiers par la branche des La Tour d’Auvergne.

5. Le verbe *amourescher* apparaît en 1530. À partir de 1559, on le prononce *amouracher*. Par commodité, nous avons gardé ici la forme moderne.

– Qu’entendez-vous au juste par « asseoir mon influence sur Henri » ? demanda-t-elle en le fixant intensément.

Montmorency eut un sourire entendu et soutint son regard avec insolence.

– Il n’est un secret pour personne que le dauphin ressent pour vous une admiration qui va bien au-delà de la simple piété filiale...

– Il est pourtant vrai que je l’ai élevé comme mon fils, en tâchant de lui enseigner le protocole et les bonnes manières. J’ai adouci sa peine lorsque la reine Claude, sa mère, a disparu et lui ai réappris à vivre au retour de sa captivité en Espagne⁶. Il était si jeune alors... ajouta-t-elle rêveusement.

– Il ne l’est plus, Diane, coupa le connétable. Ouvrez les yeux. Nous parlons aujourd’hui d’un homme marié, en pleine possession de ses moyens, futur roi de France de surcroît.

– Je vous entends, mais...

– Je vais être franc avec vous, comme je l’ai toujours été. Son épouse ne l’attire pas. De plus, le ventre de Catherine reste désespérément vide. Cinq ans déjà que la dauphine est bréhaïne⁷... Il arrivera un temps où Henri se lassera de s’imposer un devoir auquel il ne souscrit guère sans que jamais cela ne porte ses fruits. Et ce jour-là...

Diane se leva presque brutalement, ce qui interrompit Anne dans ses explications. Devinant le trouble de la grande sénéchale, il reprit plus doucement :

– Et ce jour-là, il cherchera assurément dans d’autres bras les voluptés qu’il ne trouve pas chez son épouse...

Il baissa encore la voix et ajouta comme s’il réfléchissait :

– Il vaudrait mieux que ce soit avec une femme qui ne l’éloigne pas trop de Catherine... et de nos visées !

Diane ne l’écoutait plus.

6. Henri et son frère aîné François furent longtemps maintenus prisonniers par Charles Quint, en échange de la liberté de François I^{er}, leur père. Ces années de captivité furent très rudes pour ces petits princes si jeunes qui furent très mal traités.

7. Stérile, en parlant d’une femme.